

## **Intitulé du devoir : l'environnement matériel de la vie quotidienne des esclaves de TROMELIN**

*Dans la nuit du 31 juillet 1761 au 1<sup>er</sup> août 1761, L'Utile, frégate de la Compagnie française des Indes orientales affrétée par Jean-Joseph de Laborde et commandée par le capitaine Jean de Lafargue, fait naufrage sur les récifs coralliens de l'île. Le bateau parti de Bayonne en France avec 142 hommes d'équipage, après une escale à l'île Maurice (appelée à l'époque « Île de France »), avait embarqué cent soixante hommes, femmes et enfants malgaches à Foulpointe, sur la côte orientale de Madagascar, pour les emmener en esclavage sur l'île Maurice malgré l'interdiction de la traite décrétée par le gouverneur. Une erreur de navigation fait échouer le navire sur les récifs de Tromelin. Lors du naufrage, l'équipage et une soixantaine de Malgaches arrivent à rejoindre l'île ; mais les autres esclaves, enfermés dans les cales, périssent noyés. L'équipage récupère différents équipements, vivres ainsi que du bois de l'épave. Ils creusent un puits, permettant d'obtenir de l'eau tout juste potable, et se nourrissent des vivres récupérées, de tortues et d'oiseaux de mer. Ces esclaves libres, de manière fortuite, vont vivre quelques années de robinsonnade, et vont reprendre leur vie normale que nous tenterons de supposer à travers ces lignes.*

### **1 - La cuisson dans des récipients**

#### **A-Calebasse-marmite**

Dans le quotidien des esclaves de Tromelin, dès qu'ils étaient conscients de l'intérêt de survivre en mangeant, ils ont commencé à passer en inventaire toutes les possibilités de cuire dans des récipients adaptés au milieu. Si les ancêtres des Malgaches du Nord Est avaient l'habitude d'utiliser des marmites et des calebasses fabriquées avec du matériau local, schiste et terre latéritique, les esclaves obligés sûrement de s'adapter à ce qu'ils ont trouvé, c'est-à-dire la récupération du cuivre et du bronze venant du bateau l'Utile, avaient façonné les mêmes ustensiles. Si la calebasse de forme arrondie servait d'habitude de bol pour renverser le riz ou des condiments, ici il aura servi de marmite. De ce fait, le récipient en forme de calebasse, arrondie au fond, reconstitue fidèlement les calebasses classiques. Les ancêtres faisaient bien la différence entre une calebasse et une marmite, d'après les dessins sur les objets découverts dans la région de Vohémar. Le couvert était même complet, sur la terre ferme de la Grande Ile, puisque le bol pour boire existait aussi. Ce qui veut bien dire que le Malgache ne mélangeait pas les ustensiles destinés à la cuisson, et le couvert destiné au repas. A Tromelin les deux font la paire, vu l'impossibilité de multiplier les ustensiles et les couverts. On peut ainsi interpréter que le repas était commun, et servi directement sans distribution, dans la calebasse en cuivre. Cette façon de manger n'est cependant pas incompatible avec celle des Malgaches de jadis, et

de maintenant, au moment des grandes festivités communautaires et des fêtes familiales, ou au moment des veillées funèbres<sup>1</sup>.

En outre, ce qui est de l'ordre d'une éminente intelligence de la part de ces esclaves, qui devaient être issus d'une tribu de forgeron, c'est cette façon de substituer le « Toko » par une sorte de métal enfourché, le triton, et enfoncé dans le muret de la cuisine, alors qu'ils avaient également le « Toko ». Ce besoin de protéger la cuisson du vent expliquerait la nécessité absolue d'avoir une cuisine fermée. Or, la plupart des ruraux des côtes font encore leur cuisson en plein air, jusqu'à maintenant, pour éviter le risque d'incendier leur paillote en feuilles de palmier ou en roseau. Il est clair que le sable est partout à Tromelin, et qu'un simple coup de vent peut l'envoyer dans la cuisson, si celui-ci se trouve dehors et si la calébasse-marmite n'est pas couverte. Cela les incommoderait de manger trop de sable et de la cendre, au moment de leur repas<sup>2</sup>. Ce qui donne une toute autre explication à cette nouvelle situation.

Des innovations de ce genre devaient être le lot de leur quotidien matériel, où la dureté du milieu les entraîne à une perpétuelle adaptation.

Par contre, la disposition de l'ensemble du « Toko » est bien respectée. En effet, le fait de protéger le foyer de la cuisson avec un carré de pierres, pour contenir la cendre, est un aspect classique du « Toko », même si celui est disposé dans la cour<sup>3</sup>.

On peut avancer que la nécessité absolue de faire la cuisson, et de la faire dans une enceinte intérieure fermée, a poussé ces esclaves à rajouter cette cuisine dans l'ensemble des abris qu'ils se sont construits. De là, on pourrait interpréter qu'ils protégeaient le feu du vent qui pouvait consumer trop vite le peu de bois qu'ils avaient. De plus, le muret de pierre s'y prêtait parfaitement puisque le risque d'incendie était limité.

Quant au trépied<sup>4</sup> qui sert de Toko, et que beaucoup de fleuristes malgaches utilisent aujourd'hui pour faire supporter en élévation les pots de fleurs, ils devaient s'en servir au début,

---

<sup>1</sup> Aujourd'hui, la cuvette métallique a pris la place de la calébasse

<sup>2</sup> Voir image en Annexe 1

<sup>3</sup> Voir notre reconstitution en plan dans l'annexe 5

quand la cuisson se faisait dehors. Pourquoi l'ont-ils alors abandonné contre ce triton « portemarmite », quand ils furent à l'intérieur ?

Lors de bivouacs, le plus simple reste cependant les Toko en pierres. Un proverbe bien de chez nous l'atteste jusqu'à maintenant, c'est le fameux « *toko telo mahamasa-nahandro* »<sup>5</sup> (les trois piliers de la cuisson) ; c'est-à-dire 3 pierres suffisent à poser une marmite. Ce que font souvent les cantonniers des voies ferrées et des routes nationales à Madagascar, ou les « mpiarakandro » (les bouviers) qui déplacent les zébus d'une région à l'autre de l'île. Pourquoi les esclaves ne l'ont-ils pas fait tout simplement comme cela ?

## **B -Les couverts**

En reprenant ce témoignage de la fouille, nous essayons de comprendre aussi cette petite communauté qui est allée à l'essentiel.

*« Au moment où nous dépassons le sable blanc qui scelle le site archéologique, nouvelle et heureuse surprise : au pied du mur apparaît une, puis deux, puis tout un lot d'une douzaine de cuillères en cuivre, soigneusement rangées les unes dans les autres avec des aiguilles également en cuivre. La partie creuse est circulaire et le manche est astucieusement confectionné en repliant les deux côtés pour former un tube. Cette découverte est d'importance, car elle souligne à nouveau la structure de la petite communauté : soigneusement fabriquées et rangées, ces cuillères attestent d'une vie quotidienne bien organisée »<sup>6</sup>.*

Il est clair que manger à la main n'était pas vraiment dans les habitudes quotidiennes de ces esclaves libres de TROMELIN. On peut imaginer alors que l'existence de ces couverts attestait bien le fait que la famille mangeait ensemble tous les repas quotidiens, et qu'elle se le partager équitablement, après la cuisson.

---

<sup>4</sup> Voir annexe 4

<sup>5</sup> On l'utilise souvent aujourd'hui pour parler de 3 entités en politique ou en économie, ou dans toute situation de la vie quotidienne où le chiffre 3 est bien complet pour constituer une situation parfaitement équilibrée.

<sup>6</sup> Voir en annexe 9

On peut seulement remarquer que la forme des cuillères<sup>7</sup> assez large et assez plate est due aux frappes consécutives faites après la forge, pour donner celle-ci. Les cuillères ressemblent alors très fortement à des grandes cuillères pour se servir (une sorte de louche aplatie). On se demande alors s'ils ne terminaient pas vite ce qu'ils mangeaient, vu la contenance de celles-ci. Autrement, si on observe les cuillères en bois vendues sur les marchés artisanaux, on peut interpréter que la cuillère des anciens malgaches était vraiment assez grande<sup>8</sup>

## 2 - Le Vangovango en cuivre

Cet objet de parure est actuellement très prisé dans le sud de Madagascar. Je me souvenais quand j'étais VSN malgache, dans la région d'Ampanihy-ouest, au sud de Toliara, le vangovango en cuivre était chose courante dans les marchés où il suffisait d'une simple commande pour que le joaillier du cuivre vous le fasse en un temps record, sous vos yeux. Il est clair que cette parure est très répandue, plus dans le sud que dans le Nord de l'île. C'est sûrement en raison de l'existence importante de minerai de cuivre dans cette partie de Madagascar. A l'origine, si on considère les découvertes archéologiques, les vangovango qui étaient de simples bracelets ramenés à Madagascar par les Islamisés<sup>9</sup> (période antérieure à celle des esclaves) vont constituer des parures de choix par la suite. Était-il cependant permis à un esclave de les porter à l'époque ? Certes, ils n'étaient pas en or, donc de peu de valeur, mais le fait que ces esclaves étaient dépouillés de tout, ne semble-t-il pas rendre un peu mystique leurs existences sur l'île de TROMELIN. Ou d'une autre manière, se sont-ils fabriqués ces parures, dès l'instant de leur liberté pour la marquer d'une pierre blanche ?

En tout cas, ce sont les gens du sud de Madagascar qui se parent fièrement de ce bracelet sur leur poignet. On y attribue également des vertus protectrices contre le mauvais sort que des rivaux ou des adversaires veulent jeter à une personne, en particulier lorsque celui-ci est sous la forme de foudre.

Ainsi l'isolement subit de ces esclaves les auraient-ils contraints par ces parures à se protéger du mal, malgré eux, qui d'après nous, était présent selon leur état d'esprit dans ce milieu hostile. Nous avons appris, il n'y a pas très longtemps dans un cours d'Anthropologie, que les Malgaches sont très

---

<sup>7</sup> La cuillère s'appelle « sotro », un peu partout, sauf dans le dialecte Betsileo où on l'appelle « Foteko »

<sup>8</sup> Voir photo des cuillères fabriquées localement maintenant en Annexe 10

<sup>9</sup> Revue de Madagascar n°36, pp.17-31

fatalistes, et conjure le sort par n'importe quelles présences matérielles, du moment que celles-ci rassurent l'individu. Dans le cas d'angoisse extrême vécue par ces esclaves, déjà arrachés à leur patrie, puis subissant cette dure épreuve du naufrage, il y a sûrement de quoi chercher une protection divine, ne serait-ce qu'avec un simple bracelet. On attribue de fait au « vangovango » des pouvoirs de protection. Il se pourrait qu'au moment de leur fonte, un charme protecteur y soit associé, et gardé secret pour les besoins de la cause.

Aujourd'hui <sup>10</sup> nous avons rencontré un parent d'élève d'origine Sakalava, Monsieur M'KIZY Youssouf qui nous a expliqué l'étymologie du mot vangovango dans le dialecte sakalava. « Vango » est un nom de poisson très friand dans le Nord-Ouest. D'après lui c'est le meilleur poisson de cette région. Ainsi il faut bien garder en tête, cette idée de « meilleur ». D'après lui toujours, le bracelet « vangovango » existe bel et bien aussi dans le jargon Sakalava, pour désigner cet objet qu'on met sur le poignet. A la seule exception, c'est qu'il n'existe pas sous la forme en cuivre dans cette région, mais sous la forme en or ou en argent. Ainsi selon lui toujours, ce bijou a une signification ancestrale très vouée qui relève de la descendance royale des Sakalava. Soient ils sont ZAFIMBOLAFOTSY ou ZAFINIFOTSY (descendant en argent), soit ils sont ZAFIMBOLAMENA (descendant en or). Le bracelet est alors le symbole noble de cette hiérarchie. Notre témoin rajoute qu'au moment où les Ray aman-dreny offre ce bijou à leurs enfants, ils marquent cette descendance de l'un ou de l'autre dynastie. Un « joro » (un sacrifice) se met ainsi en place pour marquer ce rite d'agrégation, et le bracelet sera un gage de protection divine par la suite. Dans ce cas, un devin y associe certainement un charme de son choix pour protéger le sujet. Souvent, la parure est plongée dans une assiette remplie d'une eau d'incantation et le devin fait appel aux « razana » (aux ancêtres) pour obtenir la protection de manière transcendante.

Aujourd'hui aussi <sup>11</sup>, notre deuxième informateur Monsieur FILAMBELO, un gardien Antandroy d'une des écoles françaises d'Antananarivo, nous a indiqué que cette parure a sa signification ancestrale liée au rang aussi, mais que les gens sont libres maintenant d'y attester une signification divinatoire ou non. Pour lui, le fait de l'avoir en or est la meilleure chose, mais comme la facilité de l'avoir en cuivre (saba) est plus courante dans le sud, tout le monde en a fait un objet, simple de fabrication pour un usage protecteur, ou simplement un objet de parure.

---

<sup>10</sup> Témoignage de ce 13/12/2008 à 10H30, au Lycée Français de Tananarive - Antananarivo

<sup>11</sup> Témoignage de ce 13/12/2008 à 12H30, à l'Ecole Française d'Ampandrianomby - Antananarivo

Ce dimanche 14 décembre 2008, nous avons rencontré notre informateur Betsimisaraka Monsieur BEVELOMA Ferdinand<sup>12</sup>, celui qui est à même de nous éclairer sur les données du « vangovango » sur la Côte Est. Même idée que celle de Monsieur M'KIZY YOUSOUF qui avançait que le nom de ce bracelet venait de ce fameux poisson « vango » ou « vano » (lire vagnou) qui peut vouloir dire « bien » ou « bon ». Pour lui, ce bracelet est un « ody Lolorano » (protège contre les fantôme de la mer qui entraîne aux noyades ou aux naufrages), ce qui peut donner une autre explication sur l'origine de ces parures sur le poignet. On peut en effet conclure que son port sur le poignet pour ces esclaves est la garantie d'une protection contre le naufrage et la noyade, au moment où les Négriers les ont embarqués de force sur l'Utile. Pour Monsieur BEVELOMA, ce bijou a été sacré (hasinina) par un acte divinatoire, avant son utilisation. Nous signalons que Monsieur BEVELOMA, la soixantaine environ est un informateur de choix, dans le cas où l'équipe de chercheurs de TROMELIN viendraient localiser à FOULPOINTE, le village d'origine de ces esclaves. Selon lui, le vangovango peut aussi être en or ou en argent selon les rangs sociaux et royaux. L'étude de Salomon RAHATOKA, un anthropologue émérite de la côte est, nous atteste l'existence impérative de ces lolondrano chez les Betsimisaraka. Il affirme en effet que « Lorsqu'une pirogue coule et qu'au cours du naufrage une personne trouve la mort, ce n'est pas par noyade, même si elle ne sait pas nager. C'est le lolo qui l'a entraîné au fond de l'eau et lui a sucé le sang par toutes les cavités du <sup>13</sup> corps. ». D'où la nécessité absolue d'avoir une protection contre ces « goules » du fond des mers.

Le même jour, nous avons rencontré deux autres amis et informateurs du Sud et du SUD-EST, Messieurs DAMY Espérant, un Antanosy, et BERIZIKY<sup>14</sup>, un Antemoro. Pour eux le mot vangovango n'existe pas dans leur tribu respective c'est seulement « Volafotsy », l'argent qu'on met sur le poignet. Cependant selon eux, la signification ancestrale de cette parure relève du « vintana » (le destin) à la naissance, par le moyen duquel on attribue un bon sort à l'enfant, au moment de sa naissance.

Nous avons enchaîné notre interview avec Monsieur RAKOTOZAFY<sup>15</sup>, d'origine Betsileo, en lui demandant si ce bijou existait dans sa région d'origine. Il nous révèle que non, mais que son

---

<sup>12</sup> Témoignage de ce 14 /12/2008 à 10H30, au Temple Luthérien de Tsarahonenana

<sup>13</sup> RAHATOKA (S), Pensées religieuses et rituels betsimisaraka, in Ny razana tsy mba maty (les ancêtres ne meurent pas), Association Malgache d'Archéologie - Université de Nice Ed. Librairie de Madagascar, 1968 - p.49

<sup>14</sup> Témoignage de ce 14/12/2008 à 12H30, au temple Luthérien de Tsarahonenana

<sup>15</sup> Idem

existence actuelle est due à l'influence extérieure où cet objet est importé de la côte, et devient un « ody fanina » (des vertus anti-vertige), une autre version que nous découvrons agréablement ce jour. Ici, il faut que le bijou soit en varahina (mot des Hautes Terres) ou saba (mot du sud et sud-ouest) pour dire cuivre.

Aujourd'hui <sup>16</sup> encore, notre collègue, Monsieur RABIMA, professeur d'écodroit au Lycée Français, originaire de Diégo-Suarez nous atteste que le « vangovango » en cuivre est « ody voay » (protège contre l'attaque des crocodiles) dans le Nord.

### **Pourquoi pas des colliers, des chaînes ou autres ?**

Le vangovango par définition est autant pour les hommes que pour les femmes malgaches Une parure de choix au poignet. Il marque la puissance et l'assurance en soi. Le radical « Vango »<sup>17</sup>, en Sakalava, ou dans le jargon côtier en général veut dire « frappe ». La répétition de ce radical insiste sur la façon de marteler. Est-ce alors pour exprimer la force, ou est-ce le fait de marteler quelque chose, ou tout simplement est-ce une façon de rappeler qu'on peut frapper avec cette parure au poignet ? Ou bien encore qu'il y a l'idée de « force de frappe ». En bref, la force y est, qu'elle soit directe ou indirecte. Et que si on l'a enlevée de l'esprit et du corps de l'esclave, il a pu se la reprendre en forgeant un nouveau vangovango. Ce sera alors avec fierté qu'il le portera, en plus du fait que neuf, celui-ci rayonne comme de l'or.

Cependant, nous pensons que le vangovango est différencié chez l'homme ou la femme, par la taille qu'on lui attribue. Pour la gente féminine, le bracelet est plus fin. Tandis que pour les hommes, il est foncièrement grossier pour montrer son caractère dominant et ostentatoire. Dans le sud, ce sont les riches bouviers ou les « mpiarakando » (gardien de zébu), qui filent sur les « Tanety » (grande steppe) qui se pare de ces gros bracelets, sûrement pour se protéger des voleurs de bœufs qui ont aussi leurs charmes maléfiques. Il est en effet très facile pour certains sorciers de jeter la foudre sur quelqu'un sur la simple demande d'un rival ou d'un ennemi. Des fois, des gens s'affalent morts foudroyés en plein marché, sans qu'aucune goutte de pluie et aucun orage ne se profilent à l'horizon. On attribue alors ces situations à des tours de magie dangereuses faites par des devins. C'est l'une des raisons qui rend le « vangovango » « ody varatra » (littéralement pare-foudre).

---

<sup>16</sup> Témoignage de ce 15/12/2008 à 12H00 au Lycée Français de Tananarive

<sup>17</sup> Radical « vango », impératif : vangoy ! (Frappe) – dérivé impératif « vangovangoy ! » (Frappe fort et sans pitié)

Pour ces esclaves qui étaient libres avant la razzia, ils devaient déjà avoir l'habitude de porter cette parure sur eux, dans leur tribu d'origine. Les vertus attribuées à cette parure varie suivant les régions, leurs us et coutumes. Le témoignage de MONSIEUR BEVELOMA Ferdinand, d'origine Betsimisaraka correspondrait le mieux à l'usage ancestral que ces esclaves de TROMELIN en faisaient à l'époque. Par contre, s'ils ne l'ont fabriqué qu'à leur arrivée sur TROMELIN, c'est que l'un d'eux s'y connaissait bien en art divinatoire pour sacraliser la parure sur place, en faisant des invocations ou des transes, qui sont des pratiques populaires courants que chacun peut choisir de faire librement s'il y a été initié<sup>18</sup>.

Si dans les règles de la société betsimisaraka, ces actes divinatoires sont les apanages exclusifs des devins ou des ombiasy<sup>19</sup>, dans le quotidien de leur vie, chez ces esclaves des exceptions à la règle devaient s'opérer pour une question de survie. Ce réflexe des esclaves vers une pratique intensive des cultes ancestraux se révèle, dès leur mise en liberté, lors de l'annexion de Madagascar par la France, où l'esclavage fut aboli immédiatement.<sup>20</sup>

Dans tout acte, que ce soit industriel et matériel ou spirituel des ces esclaves, cette grande liberté d'agir est à retenir dans la mesure où pressés par leur besoin de survie, ils s'orientent vers des gestes et des pensées atypiques. Seule la peur du lolondrano correspond aux rites betsimisaraka qui les pousse à se parer des attaques éventuelles de ces fantômes de la mer.

---

<sup>18</sup> Voir Annexe 15 .Cette femme vezo, le soir venu, fait ces incantations sur la plage pour implorer les ancêtres de lui venir en aide dans sa recherche d'une eau poissonneuse pour la famille. Si le devin n'est pas là, elle peut elle-même procéder à cette coutume. (Extrait de GEO n°194, Avril 1995 - pp.38-39). On peut imaginer la même chose pour ces esclaves perdus, mais libres.

<sup>19</sup> Association malgache d'Archéologie, Université de Nice, op. cit. p. 55

<sup>20</sup> RAKOTOMALALA (M), BLANCHY (S) et RAISON JOURDE (F), Madagascar, les ancêtres au quotidien - l'Harmattan, Paris décembre 2000, p.377

## **Bibliographie**

### **Généralités**

Deschamps (H), *Histoire de Madagascar* - éd. Berger-Levrault, 1970, 356 p. (On peut y trouver le contexte des guerres intestines qui ont engendré ces traites sauvages et cruelles d'esclaves au XVI<sup>ème</sup> siècle, sur la côte Est, et au sud de Madagascar).

Académie des Sciences d'Outre-Mer, *Hommes et Destins, Madagascar*. Tome III - Imp. Louis Jean Paris 1979, 544 p. (Une partie biographique importante sur les rois betsimisaraka et leur position vis-à-vis des traites d'esclaves)

Magazine « GEO », *Le culte des morts à Madagascar*, n°194 - Avril 1995- pp. 30-51 (Partie anthropologique importante sur les ancêtres)

### **Archéologie**

BATTISTINI (R) et VERIN (P), *Irodo et la tradition Vohémarienne*, in Revue de Madagascar n° 36, publ. du Service Général de l'Information, quatrième trimestre 1966, pp. 17-32 (de nombreuses illustrations sur l'influence arabes sur les origines des ustensiles de cuisine et les parures à Madagascar)

VERNIER (E), *Collection Charles Poirier - Albine De Vaucouleurs, inventaire*, 116 p. (Inventaire des objets découverts dans différents sites archéologiques de Madagascar)

VERIN (P), *L'archéologie à Madagascar*, brochure Tananarive 1969, 1 p. (Présentation générale des activités en archéologie à Madagascar)

### **ESCLAVAGE**

Actes du Colloque International sur l'Esclavage, *Aspects historiques et résurgences contemporaines*, Antananarivo 24-28 septembre 1995 : 402 p.

### **Histoire et anthropologie du pays Betsimisaraka**

ALTHABE (G), *Oppression et libération dans l'imaginaire. Les communautés villageoises de la Côte Orientale de Madagascar*, Paris 1969, Maspero 354 p. (La manière pacifique par les coutumes pour se libérer de l'oppression coloniale)

AUJAS (L), *Essai sur l'Histoire et les coutumes des betsimisaraka*, in Revue de Madagascar n°11, Paris - 10 novembre 1907, pp. 501-564. (Historique et ethnographie de ce peuple montrant les origines des conquêtes venant du sud vers le nord betsimisaraka, entraînant la soumission des tribus du Nord aux conquérants du Sud, et la traite des vaincus par les vainqueurs).

DAHL (Rév.), *Sikidy and Vintana* - NMS (Norwegian Missionary Society), p. 218

FAUBLEE (J), *Ethnographie de Madagascar*, Les éditions de France et d'Outre Mer, Paris 1941

GALY (A) (Commandant), *De Fort-Dauphin à Andevoranto* - Horizons malgaches 1902 : p. 154 « Le cimetière betsimisaraka ».

RAKOTOMALALA (M), BLANCHY (S) et RAISON-JOURDE (F), *Madagascar - Les ancêtres au quotidien* - l'Harmattan, décembre 2000, 530 p. (une partie importante sur les lieux de culte dans la maison)

SMITH (GH.) (Rév.), *Some Betsimisaraka superstitions*, pp. 239-242 (certaines croyances des betsimisaraka)

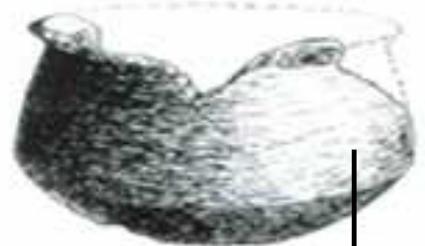
TANTARA n°6, 1977, p. 52 (Des vazimba - peuplade d'origine ou protomalgache - Exception funéraire, non enseveli et non enterré)

VALLETE (J), *LESCALLIER et Madagascar*, Imp. nat. 1966, 24 p. (Données historiques et anthropologiques assez contemporaines des Esclaves de Tromelin). (LESCALLIER arriva à FOULPOINTE le 21 août 1792)

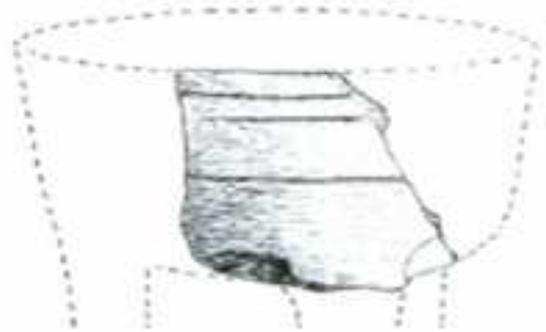
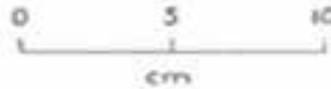
**Annexe 1 : Les premièresalebasses malgaches**



**Calebasses et marmites  
en schiste**



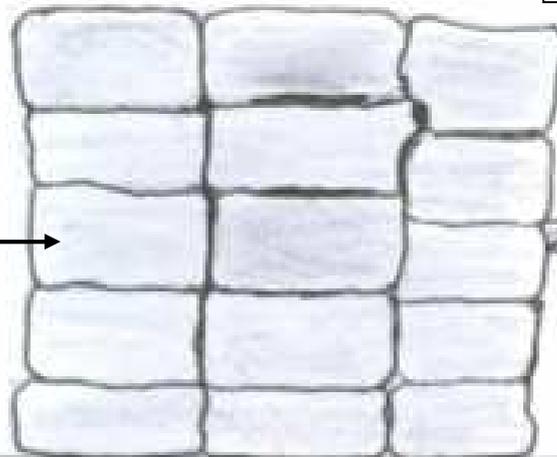
**Amphore (Sajoa) -  
Existe aussi en cuivre  
(Sajoa saba)**



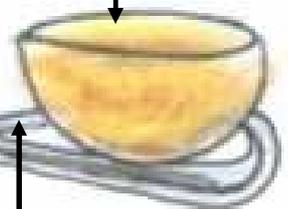
**Revue de Madagascar n°36, p.32**

**Annexe 2 : Reconstitution**

**Muret de l'abri  
en pierres**



**Calebasse- Marmite en  
cuivre**



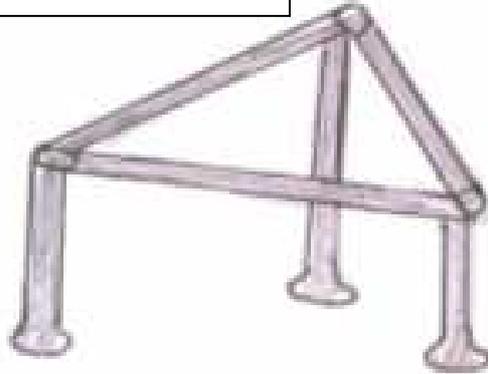
**Triton**

**Reconstitution du coin cuisine : un « Toko » adapté (Tromelin) (Dessin Nirina)**

Annexe 3 : Foyer intérieur  
(Tromelin)



**Annexe 4 : Trépied métallique  
(Tromelin)**



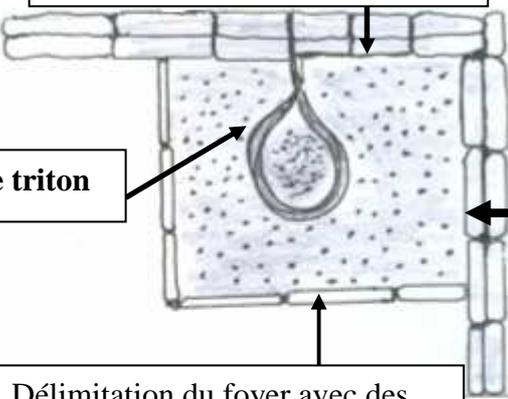
Toko trépied

Dessin ; Nirina

**Annexe 5 : Plans du foyer de la cuisine  
et d'un foyer malgache en plein air**

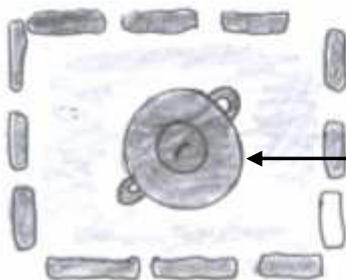
Le muret en pierres de l'abri

Le triton



Délimitation du foyer avec des pierres, pour contenir la cendre

Plans du Toko avec le triton à Tromelin et celui du foyer traditionnel malgache avec la marmite, posée sur un trépied métallique

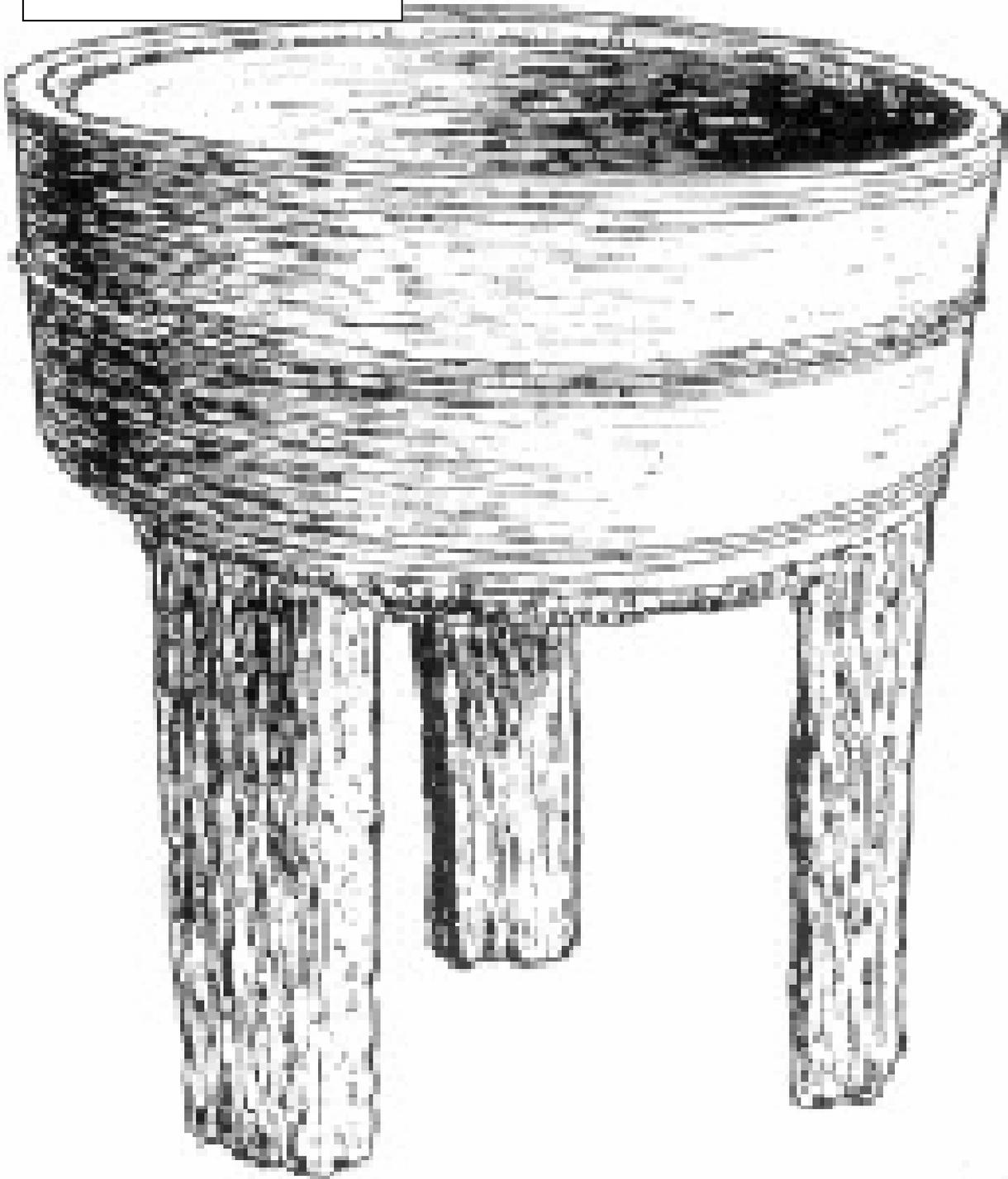


Dessin Nirina



**Vilany nongo Toko en aluminium  
aujourd'hui**

**Annexe 6 : Marmite toko en chloritoschiste**



**Marmite toko en chloritoschiste, site d'Irodo, sans couvercle. Pour bien cuire en hauteur et éviter que la poussière pénètre à l'intérieur du**

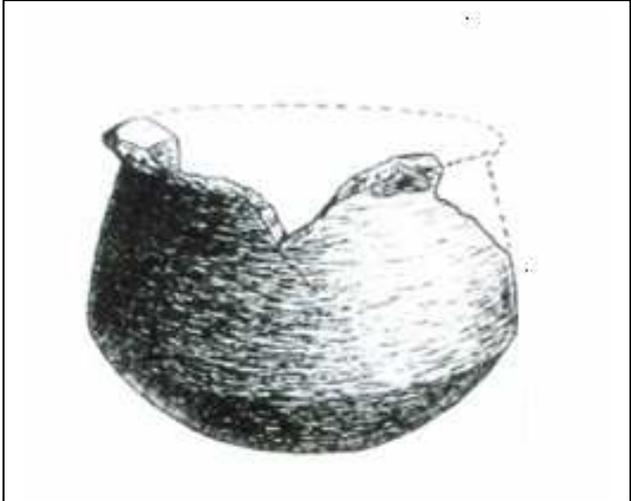
Annexe 7 : Marmite tok  
couvercle



**Marmite toko en chloritoschiste avec couvercle. Les pieds sont plus bas, par contre le couvercle est utile pour que la poussière ne rentre pas dedans.**

**Site d'Irodo**

**Annexe 8 : Amphore ou « sajoa »**



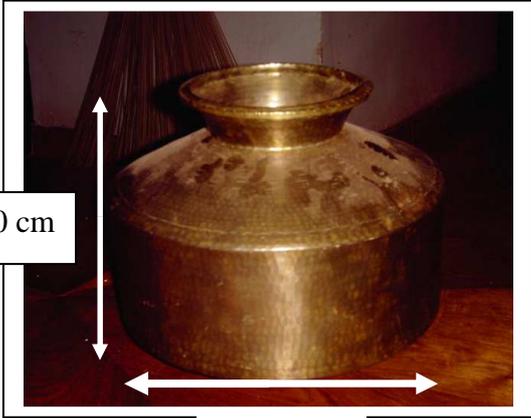
**Amphore « Sajoa » en terre cuite**

**Annexe 9 : Marmite en cuivre des Sakalava de Maintirano**



30 cm

**Petite marmite en cuivre du pays Sakalava (région de Maintirano)**

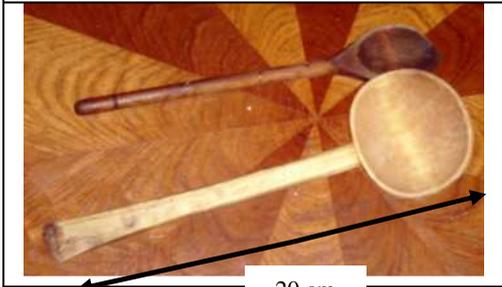


10 cm

40 cm

**« Sajoa » en cuivre dans le sud ouest de Madagascar (Apport arabo-islamique)**

**Annexe 10 : Cuillères en bois ou en cornes de zébus - Reproduction des cuillère de jadis**



20 cm

**Cuillères et spatule en bois**



10 cm

**Cuillères en cornes de zébus  
Cuillère en feuilles chez les Betsimisaraka**

Annexe 11 : la conque – récipient, et le triton



Annexe 12 : Les cuillères en cuivre



*Lot d'une douzaine de cuillères en cuivre  
Crédit photo : Jean-François REBEYROTTE*



*Cuillères en bois (Faublé, Ethnographie  
de Madagascar, p.81)*

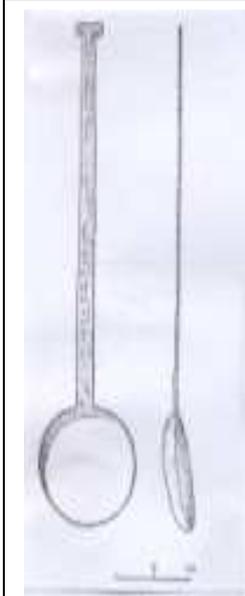
**Annexe 13 : Similitude de forme avec la cuillère en cuivre des esclaves**



Cuiller en laiton; Pays-Bas méridionaux, XVe s.  
Source : in Google Alimentaryrium Muséum



Cueillère de  
Tromelin

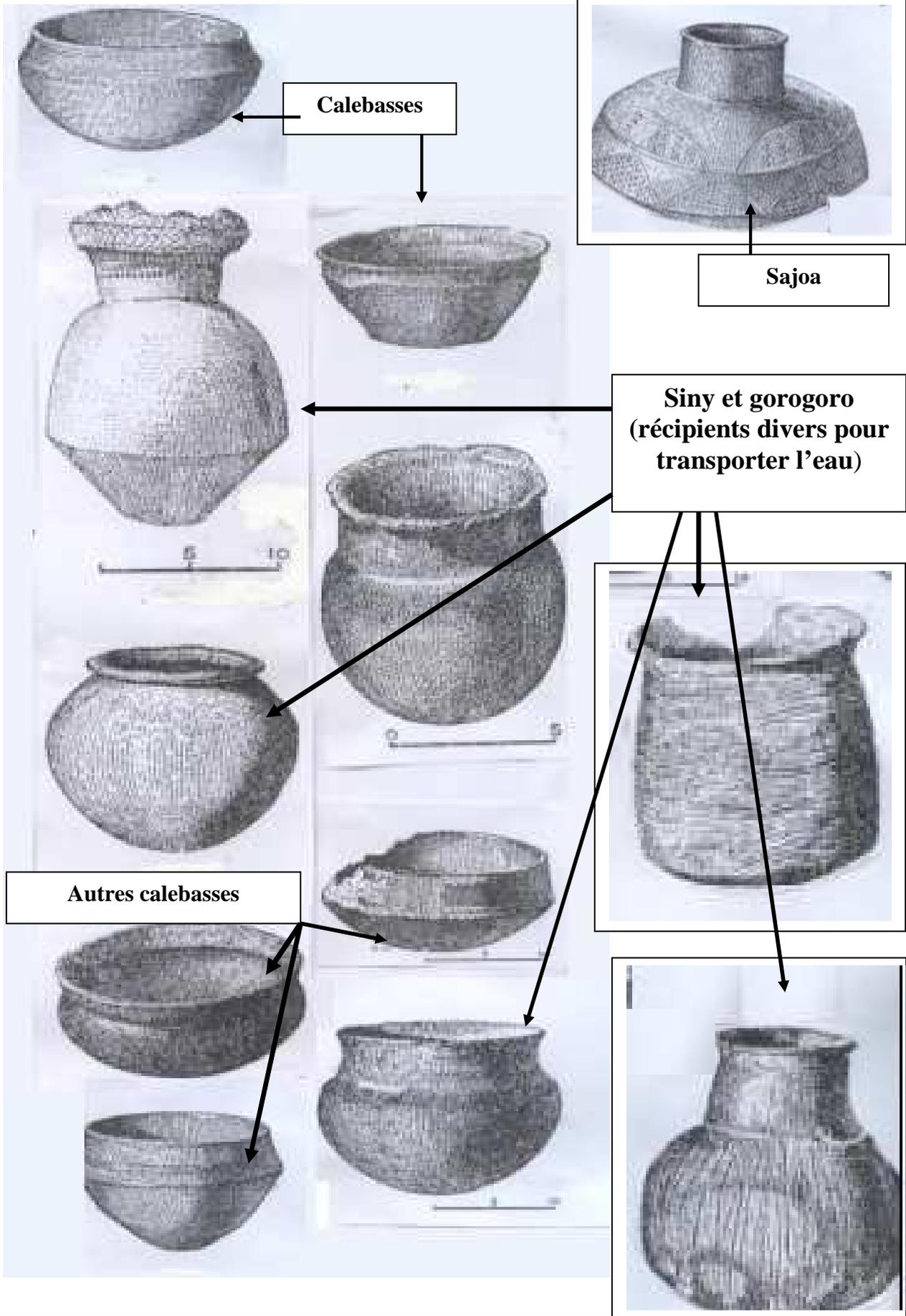


Cuillères en  
métal (Faublé-  
idem)

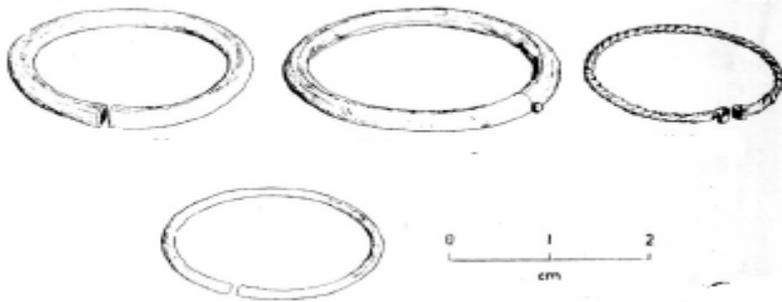
**Annexe 14 : Marmite dite « vilany nongo » avec Toko fixe en trépied (Dessin Nirina)**



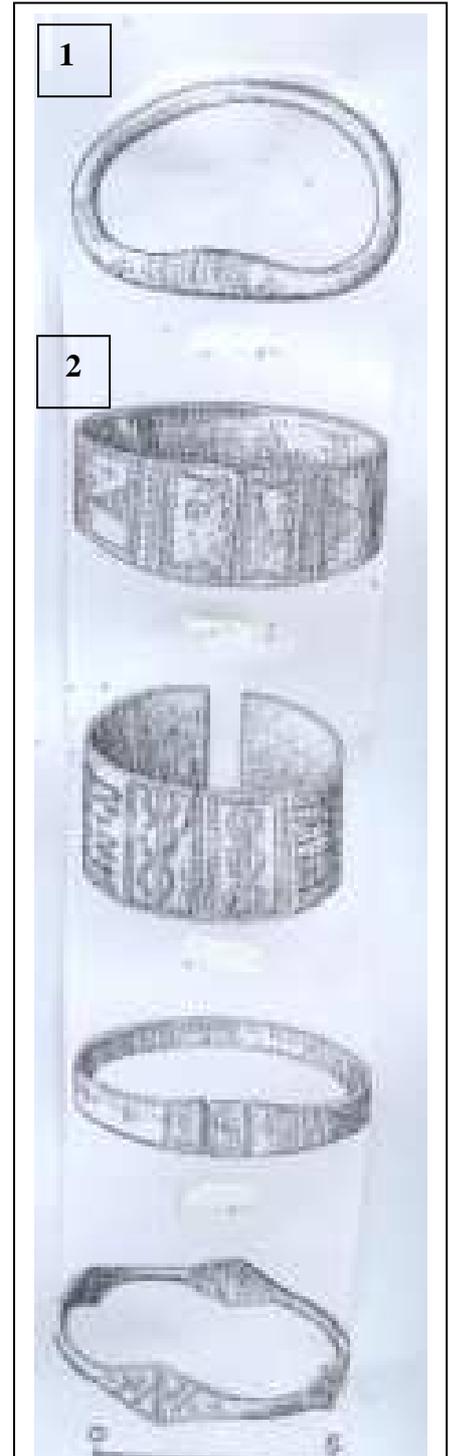
**Annexe 15 : Différents récipients etalebasses recensées à Madagascar  
(Source J. Faublé, Ethnographie de Madagascar)**



**Annexe 16: vangovango du site d'Irodo – Vohémar  
XI<sup>ème</sup> siècle**



Vangovango de tailles différentes découverts dans des sites archéologiques du nord. Revue de Madagascar n°36

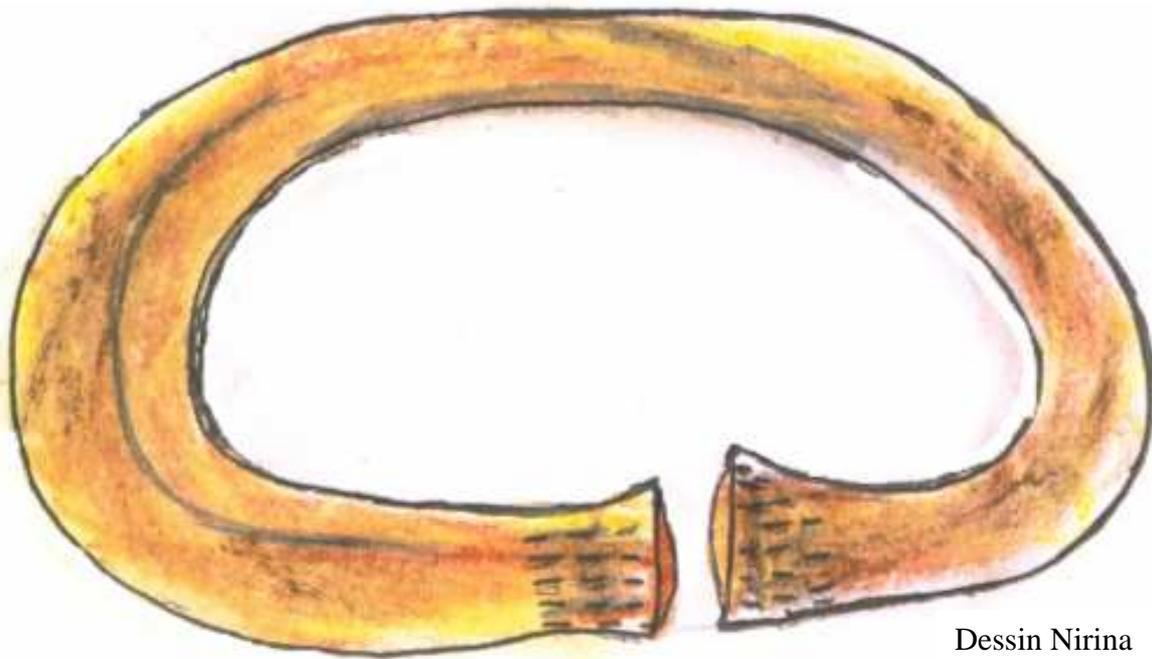


**1 Vangovango pour homme et femme et  
2 Bracelets pour femmes**



Le bracelet qui existe seulement en argent chez les Antemoro et les Antanosy s'appelle **Volafotsy (argent)**

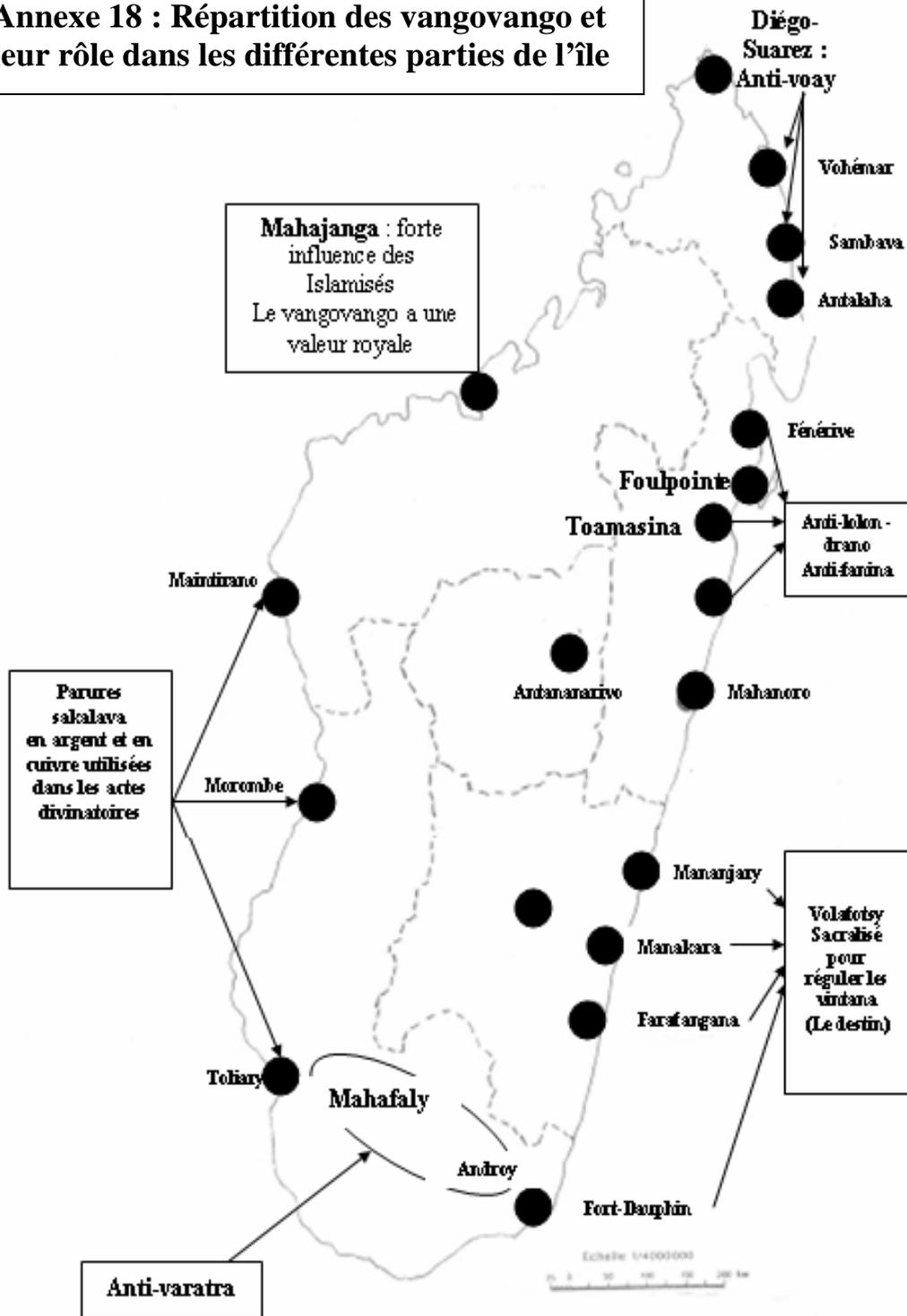
Annexe 17 : Gros vangovango en cuivre (Saba ou varahina)



Dessin Nirina

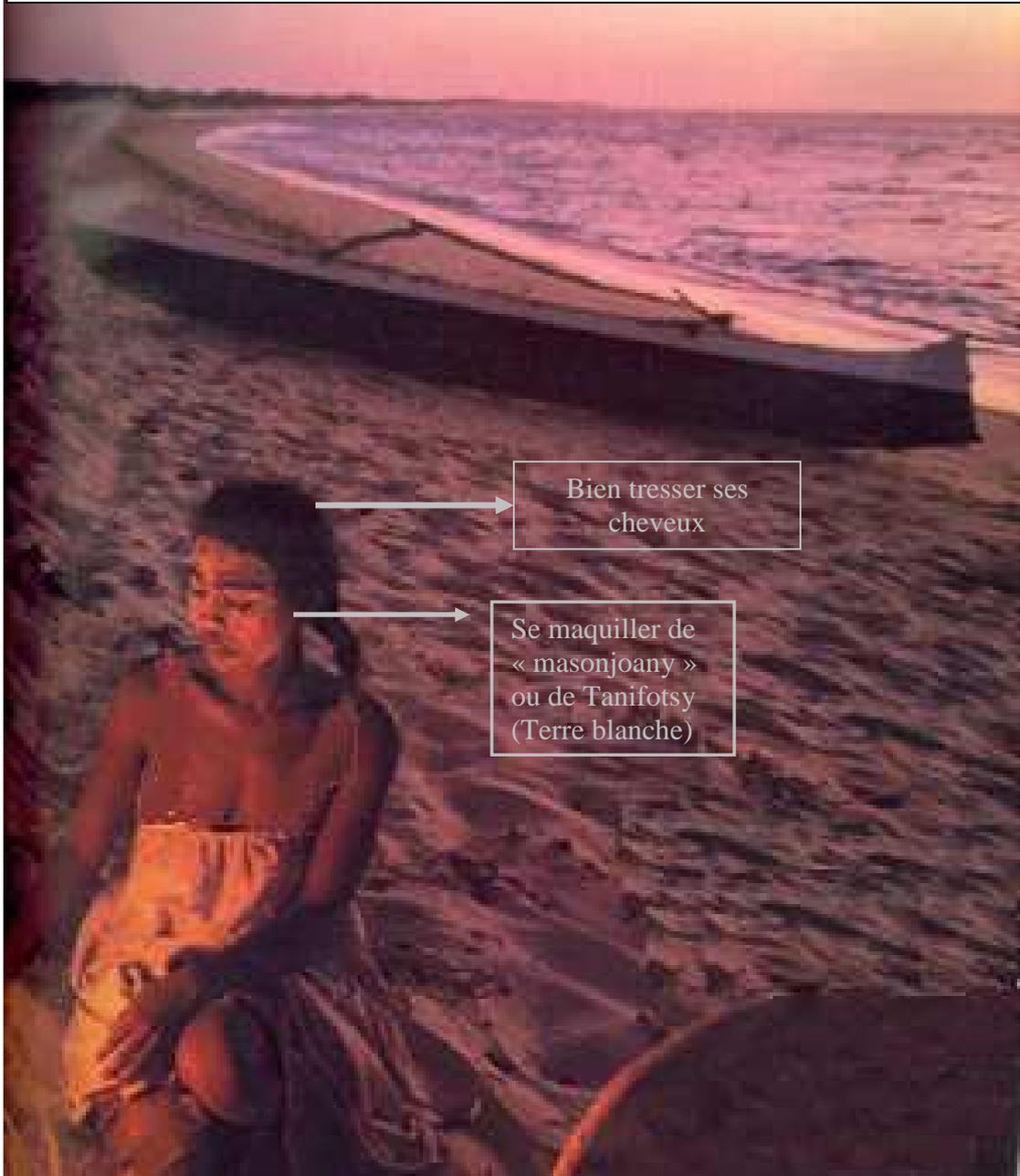
**Vangovango saba (bracelet cuivre) vendu sur le marché aujourd'hui**

### Annexe 18 : Répartition des vangovango et leur rôle dans les différentes parties de l'île



Anti-varatra (foudre) - anti-fanina (vertige) - anti-lolon-drano (Fantôme des mers) - anti-voay (Crocodile).  
Partout à Madagascar, il est associé à une protection

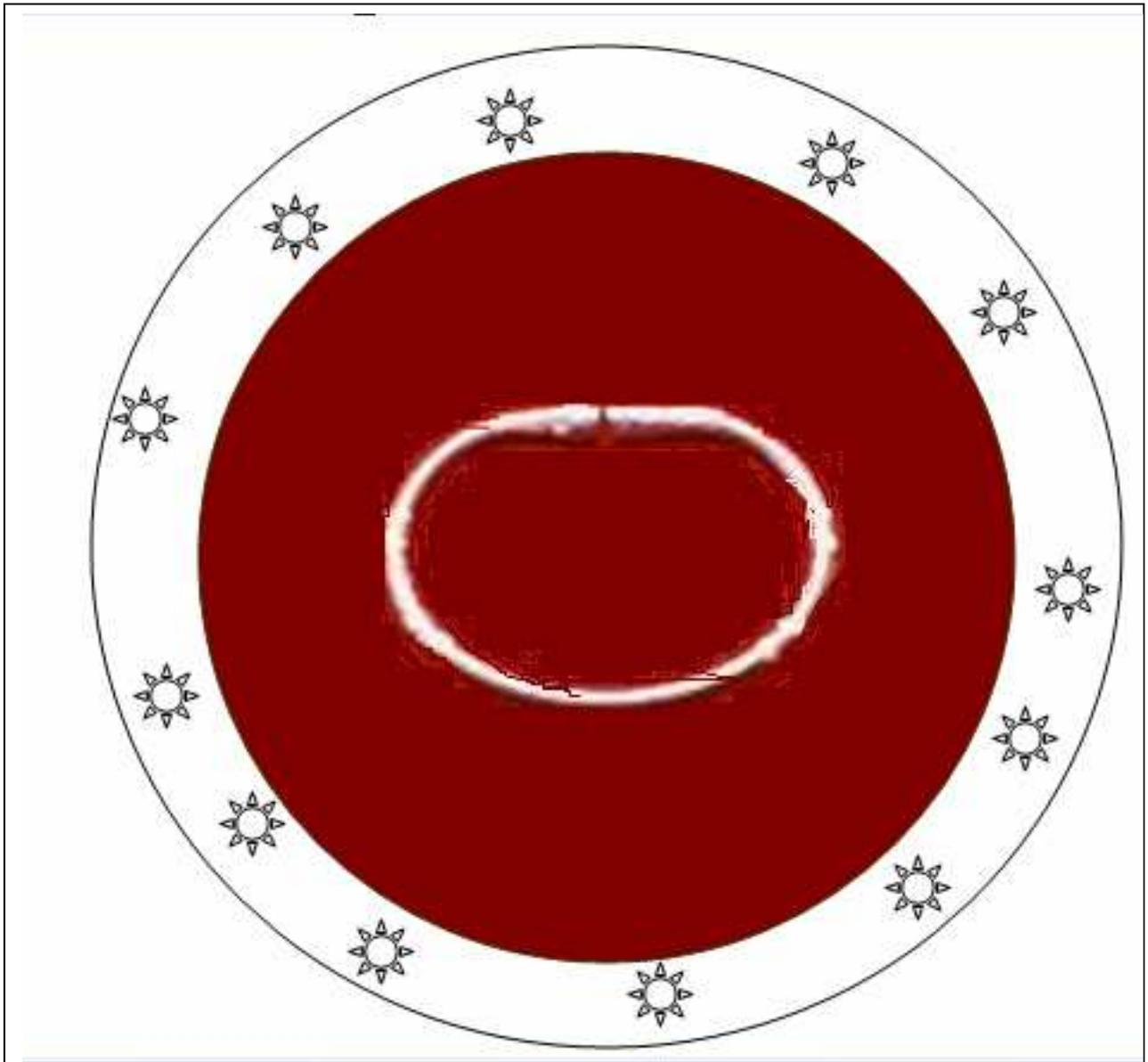
**Annexe 19 : De l'ordre du divinatoire dans les situations complexes et difficiles**



Bien tresser ses  
cheveux

Se maquiller de  
« masonjoany »  
ou de Tanifotsy  
(Terre blanche)

**Hypothèse : S'il n'y a pas le masonjoany, ces esclaves auraient pu utiliser les cendres**

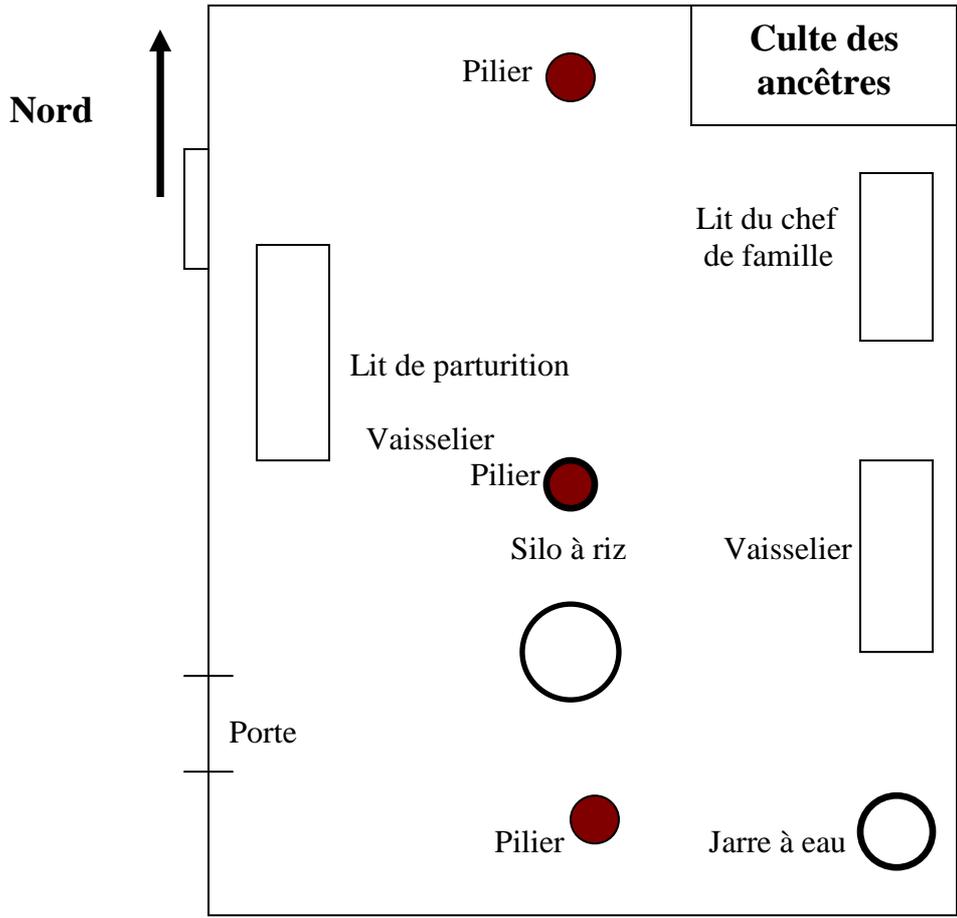


**Annexe20 : Vue en plan d'une assiette contenant l'eau sacrée de l'embouchure (vinany) pour la purification du vangovango lors d'un rite de transe ou tromba où le sujet initié rentre en contact avec les « razana » (les ancêtres) pour l'art divinatoire.**

**La parure est alors induite implicitement d'un pouvoir de protection divine qui aidera celui ou celle qui la portera dans tout ce qu'il ou elle fait.**

**(PAO-Nirina)**

**Annexe 21 : Plan d'une case traditionnelle malgache selon les normes ancestrales (Source : FAUBLEE (J), Ethnographie de Madagascar - Paris 1941, p. 65)**



Ont-ils respecté la tradition ?

**L'abri en pierre à TROMELIN (Photo Aéronaval)**